



Martin Amis

“L’allemand est la langue maternelle de l’Holocauste”

Il y a un an, Gallimard refusait “la Zone d’intérêt” du grand écrivain britannique. Passé chez Calmann-Lévy, il répond à ses détracteurs



RIA NOVOSTI-AFP

🗣️ **PROPOS RECUEILLIS PAR DIDIER JACOB**

L'écrivain le plus controversé du Royaume-Uni, dont l'esprit satirique et le talent de polémiste font mouche à chaque intervention, était loin de s'attendre, l'an dernier, à ce que deux de ses éditeurs les plus fidèles, en France et en Allemagne, refusent de publier son dernier roman sur l'Holocauste. Chez Gallimard, on soutenait que le livre n'était pas à la hauteur. Après avoir longtemps refusé de réagir publiquement à cet affront aussi surprenant qu'inhabituel, Amis revient, à l'occasion de la sortie du livre chez Calmann-Lévy, sur ce pénible épisode, justifiant de manière très convaincante ses choix artistiques. C'est que, si le romancier a souvent fait scandale, prenant des positions radicales sur beaucoup de sujets sensibles, comme l'islam, le colonialisme ou la famille royale d'Angleterre, « la Zone d'intérêt » est loin d'être la daube annoncée. Un grand livre, au contraire, sommet dans l'art « amisien » de déranger les consciences et de faire grincer des dents, et dont les qualités manifestes rendent la décision de ses éditeurs habituels encore plus inexplicable.

Le roman se déroule en 1942 dans un camp qui évoque Auschwitz. Les convois acheminent les juifs vers les fours tandis qu'Angelus Thomsen, neveu d'un dignitaire nazi, Martin Bormann, ne songe qu'à coucher avec la femme du commandant, Hannah Doll. Le cul et les cadavres, tel est son quotidien. Paul Doll, le mari de la femme convoitée, est un nazi pur jus, indifférent, prétentieux et cynique, pour qui la victoire du Reich ne fait pas de doute. Sous ses ordres, Szmul, le chef des Sonderkommandos, tente de survivre quand ses camarades juifs sont assassinés en masse. « La Zone d'intérêt » marie, on l'a compris, le burlesque à l'insoutenable. Parions que ce nouveau chef-d'œuvre de Martin Amis va faire scandale.

Quand « la Zone d'intérêt » a été, contre toute attente, refusé par Gallimard, quelle a été votre réaction ?

Ça a été un choc. Un choc personnel. Je pensais que j'avais une relation particulière avec cet éditeur qui avait publié beaucoup de mes livres. Il n'y a pas eu un mot, pas un coup de fil, pas une lettre à mon attention. L'agent a été mis au courant, et c'était fini. La semaine suivante, l'éditeur allemand a refusé le livre à son tour. Là, je me suis dit : « Peut-être qu'ils ont raison. » Et je me suis demandé s'il n'y aurait pas d'autres refus.

Vous avez douté de votre livre ?

Bien sûr, un moment. J'étais davantage surpris par la décision allemande que par la française. Je pensais que les Allemands étaient moins sensibles sur le sujet, parce qu'ils ont fait le travail de mémoire. Ils ont accompli un effort immense au niveau de l'inconscient collectif alors que la France n'a pas été aussi courageuse. Cela dit, je me suis souvenu de ce que mon père disait toujours au sujet des éditeurs : si l'un d'entre eux refuse un livre, la raison en est toujours commerciale. Ils pensent que le livre ne marchera pas. C'est ce jugement qui a prévalu, à mon avis. Ils ont eu leur compte de livres sur l'Holocauste. Ils en ont assez.

Mais le livre est excellent !

Gallimard ne m'a donné aucune raison. En réponse aux questions de la presse, ils ont dit que le livre était choquant. C'est absurde.

Comment le livre a-t-il été reçu ailleurs ? Aux Etats-Unis, par exemple ?

Bien. Mieux que mes livres précédents. En Angleterre, ça se passe assez mal en général. Et là, c'était très bon. Mais j'occupe une position à part dans mon pays, liée je pense – je l'ai toujours pensé – à mon père. Quand j'ai commencé à écrire, ça ne semblait déranger personne que je sois le fils d'un écrivain [*Kingsley Amis, NDLR*]. Mais cette société est devenue si égalitaire que je suis à présent une sorte de prince Charles de la littérature, aux yeux de mes concitoyens.

Vous avez d'ailleurs rencontré le prince Charles plusieurs fois...

Oui, c'est un type bien, très charmant à sa manière. Mais, toutes les trois minutes, il sort des phrases du style : « Eh bien, je suis désolé, mais pour ma part je pense que... » Il est complètement imbu de cette autorité imaginaire qui lui a été conférée par les hasards de la naissance. En ce qui me concerne, les gens ont fini par me reprocher inconsciemment d'avoir suivi le même chemin que mon père, d'avoir tiré ma légitimité d'écrivain de la sienne.

Vous avez aussi, parfois, fait scandale intentionnellement, avec des prises de position risquées.

Je ne cherche pas le scandale. Ma femme me dit toujours : « Ne dis rien du tout. Plus jamais d'interview, jamais. Et plus d'alcool pendant les interviews. » ➤➤

Le camp d'Auschwitz en avril 1942.

► Pourquoi avez-vous choisi d'intituler votre livre « la Zone d'intérêt » ?

Nabokov disait qu'il y a deux sortes de titres. Ceux qui s'imposent quand vous avez terminé le livre, comme quand vous donnez son nom à un bébé une fois qu'il est né – vous l'appellez par exemple... Edouard. L'autre catégorie est celle de titres qui sont là depuis le début. Des titres qui sont plus profondément ancrés en vous. C'était le cas. La « zone d'intérêt » est la formule qu'employaient les nazis pour désigner la région d'Auschwitz. Un nom très surprenant, avec une connotation économique évidente. Et le fait est que, quand on étudie de près la question, on s'aperçoit que l'Holocauste était pour une part une opération commerciale, laquelle devait se révéler, sinon profitable, du moins autosuffisante du point de vue financier. Cette opération reposait sur l'idée, très exagérée, que les nazis se faisaient de la richesse des juifs à l'époque, et sur l'espoir qu'en les envoyant dans les camps ils pourraient leur extorquer des milliards et des milliards.

Etes-vous allé à Auschwitz ?

Oui, il y a pas mal d'années. A Dachau aussi. La compréhension est immédiate. Il suffit d'y passer quelques secondes, et vous mesurez l'ampleur de la chose.

Vous semblez avoir plus d'affection pour les Allemands que pour les Français. Pourquoi ?

Au début du livre, mon héros dit, alors qu'un convoi arrive de France : « *La France est le pays le plus sophistiqué.* » Saul Bellow disait la même chose. Il est agréable d'être bien accueilli en Angleterre, en Italie, partout. Mais la France est le seul pays qui compte vraiment. C'est vrai. Il y a tant de génie en France, mais aussi tant d'attrait pour la perversité. Ce n'est pas un hasard si Céline était français. Il y a, chez les Français, un goût étonnant et magnifique pour l'autodestruction intellectuelle. Mitterrand a dit qu'il ne s'excuserait jamais pour ce que la France a fait. En dépit de ses nombreuses faiblesses, Chirac a eu au moins le courage de reconnaître que la collaboration avait été une honte.

« La Zone d'intérêt » est votre deuxième roman consacré à l'Holocauste. Est-ce que le sujet impose une discipline particulière ?

J'aimerais vous dire que c'est pénible d'écrire sur les camps, mais ce n'est pas le cas. C'est vrai que c'est la deuxième fois que je m'y intéresse, de manière assez incongrue peut-être. Ma femme est à moitié juive, ma belle-mère a eu des membres de sa famille qui sont morts pendant l'Holocauste. Mes filles sont liées à cette tragédie. Cela ajoute sans doute une dimension personnelle. J'aimerais écrire un troisième roman sur cette période avant de mourir. Ça terminerai la trilogie.

Vous mariez, dans le livre, le sexe à l'extermination. Est-ce une manière de provoquer encore ?

Je n'y ai pas pensé pendant que je l'écrivais. Je voulais tenter d'aller au cœur du crime.

Mais il y a tout de même une part de farce dans le livre. N'est-ce pas incongru ?

Il y a tant d'aspects farcesques, et ridicules, dans ce que les Allemands ont fait. Regardez la vie de Martin Bormann. On est à la fin de 1942. Tous les Allemands savent que Stalingrad est un

désastre. Qu'est-ce qui préoccupe Bormann à ce moment-là ? Changer l'écriture allemande, parce qu'il a découvert que ce style gothique adulé par tous les nazis était en réalité d'origine juive. Et donc son projet était de changer les caractères des journaux, des livres, des panneaux dans les rues, dans toute l'Allemagne, pour une police romaine classique. Ça aurait coûté des millions, alors que l'Allemagne était au bord de la faillite. Le deuxième projet sur lequel il travaillait concernait la stérilisation des juifs mariés à des aryens. Ils budgétaient la chose. Sa troisième préoccupation concernait l'obligation pour les dignitaires nazis de prouver qu'ils étaient de purs aryens depuis cinq

générations. Bormann se débattait avec ça car son arrière-grand-mère était nymphomane, et il avait du mal à savoir qui était son arrière-grand-père. Jusqu'en avril 1945, Bormann continuait de remplir des formulaires pour prouver son aryanité ! Tout cela est ridicule. Quant au langage lui-même, vous connaissez la théorie selon laquelle l'Holocauste n'aurait pu avoir lieu dans une autre langue. L'allemand est la langue maternelle de l'Holocauste. Si, dans les années 1930, on avait demandé aux historiens où l'Holocauste allait avoir lieu, ils auraient parié sur la France. Mais il est difficile d'imaginer l'Holocauste en français. Ce n'est pas dans la musique des mots. Alors qu'en allemand cette langue à la fois sublime et horrible, ça fonctionne très

bien. C'est pourquoi j'ai glissé des mots d'allemand dans les dialogues de mes personnages.

Vous êtes, depuis quelques années, installé à New York, après avoir vécu la plus grande partie de votre vie à Londres. Quel est votre sentiment sur la vie et la politique américaines ?

Avec l'élection d'Obama, il y a eu un grand soulagement. Les gens pensaient que ça aiderait le pays à surmonter le racisme ancestral. En réalité, ça a été pire. Je me souviens d'un type qui regardait la télé, au moment de l'élection présidentielle américaine. Ça se passait en Floride. Ce type a dit au journaliste qui l'interrogeait : « *Si un "nègre" peut devenir président, alors je peux me resservir un verre.* » Cette réflexion, à l'évidence, n'était pas d'une grande intelligence, mais c'est ce que les gens pensent là-bas. Les événements récents le prouvent encore. En réalité, les Blancs

pauvres, qui se sentent à juste titre abandonnés, pour ne pas dire plus, avaient au moins pour eux de ne pas être noirs. Ce réconfort, aussi ignoble soit-il, ne leur est plus possible depuis que leur président, et chef des armées, est un Noir.

En Grande-Bretagne, ce serait possible selon vous ?

Un Obama anglais ? Oui, peut-être. Il faudrait bien sûr un candidat charismatique, mais ce n'est pas structurellement impossible. L'Angleterre est, de mon point de vue, moins raciste que la France. Moins antisémite, ça c'est évident. □

A lire : « *la Zone d'intérêt* », par Martin Amis, traduit de l'anglais par Bernard Turle, Calmann-Lévy, 392 p., 21,50 euros. Du même auteur, « *D'autres gens* » et « *Money, Money* » reparaissent au Livre de Poche.

Lire l'entretien intégral sur BibliObs.com



Né en 1949 au pays de Galles, Martin Amis est le fils de l'écrivain Kingsley Amis. Il est l'auteur de plusieurs essais et d'une douzaine de romans, dont « Réussir », « Money, Money » et « L'Information ». Il habite à New York avec sa femme, l'écrivain américain Isabel Fonseca.